

Lucienne VINCENT

De la Mer au Désert



Editions Zyriab

Tristesse sur la Mer.

Le ciel tend, sur la mer, un immense pavois
D'ivoire et de corail, d'ambre clair et de perle!
Eblouissant, le flot, sur la plage, déferle!
Indéfiniment, croît, la nostalgique voix!

Que répète la vague avec cette navrance,
A ton cœur attentif que l'or du soir étreint?
D'une étrange langueur, l'univers est empreint:
Dans un vertige, fuit le chemin de l'errance!

Amis de tous les temps, qu'êtes-vous devenus?
Les appels d'ici-bas, les pleurs de l'autre monde,
Au gré du souvenir, s'éveillent sur une onde!
En fresque, revoici, les visages connus!

Le vent du large passe, égal, intarissable,
Au-dessus de ton front qu'il baigne de fraîcheur!
Sur la houle, frémit la voile d'un pêcheur!
La trace de tes pas disparaît dans le sable!

Un oiseau blanc, soudain, s'élève du champ pers:
Ailes ouvertes, seul, roi de l'azur, il passe!
Avec un long cri rauque, il traverse l'espace
Et se fond dans l'abîme où ton âme se perd!

La Forêt Maritime.

Sur les versants ardu d'un sauvage ravin,
Se presse la forêt, jusqu'au bord du cratère,
Où la mer offre au ciel, au-dessus de la terre,
Un hymne qui jaillit d'un calice divin!

Le murmure de l'eau, s'élève, s'amplifie:
Entre les dômes verts de l'épaisse toison,
Un intense message exalte l'horizon
Que le soleil couchant, de ses feux, magnifie!

Avant le soir, la crique absorbe les couleurs:
L'or se mêle à la pourpre en ce creuset limpide,
Où mène le vallon par la sente rapide
A travers les grands pins et les buissons en fleurs!

Gigantesque brasier, l'astre du jour décline,
Eclaire le sous-bois de lueurs de vitrail,
Jette sur les troncs bruns, des reflets de corail,
Sur le feuillage épars, des pâleurs d'opaline!

Ajoute à ce trésor qu'emprisonne ta main,
Le mauve cyclamen, l'arbose qui rougeoie,
L'asphodèle rêveuse, et, pour porter ta joie,
Un rameau de lentisque à graines de carmin!

Que reste, sur tes bras, l'odeur de la clairière!
Emporte avec le voeu de ton coeur enivré,
Le doux parfum que l'heure, a, pour toi, délivré!
Une première étoile aspire ta prière!

A Sidi-Ferruch.

Sidi-Ferruch attend le retour des amis,
Les amis de jadis, les amis de naguère!
Il ne plane, sur elle, aucune ombre de guerre:
En toutes les saisons, tous les jeux sont permis!

Du fort qui rappelait la troupe conquérante,
Arrivée en ce lieu pour investir Alger,
Restent les murs vêtus d'un feuillage léger,
Nouveau temple de l'Art que le vent de mer hante!

Autour du fier théâtre, au bord de l'horizon,
S'étalent des jardins dans les douves comblées,
Où courent les enfants, par les sentes sablées,
Où s'inclinent les fleurs, parmi le vert gazon!

La presque île historique a de nombreux fidèles!
Ils s'en viennent de loin, de tout près, de partout,
Pour jouir du soleil sur le rivage doux,
Pour se griser d'air pur sous le ciel vibrant d'ailes!

Il fait bon s'attarder face à l'immensité,
Rôder près du bassin, flâner sur l'esplanade,
Ou même, dans le port, faire une promenade,
Afin de mieux saisir, du large, la cité!

Sur fond d'azur et d'or, la ville se dessine:
A longs traits épurés, les édifices blancs,
Se dressent, pleins de grâce, avec leurs seuils troublants,
Leurs fins moucharabiehs dont le secret fascine!

Incomparable Eden aux charmes infinis,
Sidi-Ferruch émet, pour d'heureuses vacances,
Un appel musical aux vives éloquences!
Amis très chers, merci, pour ces instants bénis!

La Presqu'île.

Offerte au large, une presqu'île,
Au bout du monde, loin de tout,
Sur un rivage au sable doux,
Me garde un toit, sûr et tranquille!

Un toit d'azur illimité
Sur une terre de lumière,
Où brille encor l'aube première,
Ouvre à mon coeur, l'Eternité!

Mon coeur épris d'espace libre,
Avec la mer, fidèlement,
Sous le miroir du firmament,
Exalte un chant dont l'écho vibre!

Un chant profond fait de sanglots,
De mille appels, de voix lointaines,
De mots jaillis d'amples fontaines,
Orne mon rêve au gré des flots!

Mon rêve d'or en balancelle,
Aspiré par l'immensité,
Vers les jardins de la cité,
Se perd dans l'âme universelle!

Le Domaine de La Trappe.

Ils sont nombreux, joyeux, les enfants du domaine,
Assemblés dans la cour, sous le ciel de satin,
Pour partager leurs jeux, le soir et le matin,
Le jeudi, le dimanche et les jours de semaine!

Ils sont amis, voisins, les filles, les garçons,
Dans un monde réglé par le rythme agricole:
Assis aux mêmes bancs, dans la maison d'école,
Ils ont les mêmes mots pour les mêmes leçons!

Sur le mur où s'étale, en grappes, la glycine,
Un message identique, issu du fond des temps,
Dont les thèmes connus fleurissent les instants,
Dans la grande clarté, pour chacun, se dessine!

Autour des bâtiments, dans l'ombre des palmiers,
Rêvent de frais jardins, parés de paix certaine!
Hospitalièrement, l'eau chante à la fontaine
Où viennent s'abreuver les fidèles ramiers!

Tout un peuple s'émeut parmi le vert feuillage:
Eucalyptus géants, pins ciselés d'azur,
Pour les oiseaux des cieux, sont un asile sûr,
Où s'exerce, à loisir, un constant babillage!

Une arche de portail absorbe l'horizon:
Le bleu vif de la mer et la blondeur du sable
Au-delà du vignoble, immense, intarissable,
Eclatant de couleurs, fastueuse toison!

Le cloître, une chapelle et de blanches statues,
Gardent le souvenir de moines travailleurs,
Qui labouraient, priaient, pour des siècles meilleurs,
Hommes saints, vénérés, dont les voix se sont tues!

Où sont-ils les bambins, les couples amoureux,
Entraînés par l'élan d'une ronde jolie,
Les parents que comblait la besogne accomplie,
Sous de tranquilles toits, parmi des champs heureux?

D'une ardente fillette, ondine fugitive,
Erre encore souvent le fantôme léger,
Lorsque la nuit distille un parfum d'oranger,
Qu'un Ange pur épand, de son aile furtive!

La Traversée de l'Ouarsenis.

Dans le massif compact, entre les dômes nus,
La route se faufile, atteint les hautes cimes,
Epouse une corniche, où, longeant les abîmes,
Elle s'efface presque, en des cols inconnus!

Toi, dans ta frêle nef, tu maintiens l'équilibre,
Attentif aux écueils, sans cesse, surgissant,
Tandis qu'enveloppés d'un voile opalescent,
Les monts à la dérive, entraînent ton coeur ivre!

Entre les sommets bruns, terre et ciel sont unis!
Ton esquif invaincu, vers l'horizon, s'élance:
En toute solitude, absorbant le silence,
Il voit s'ouvrir à lui, les mondes infinis!

Dans le soir mauve et rose, apparaît, fleur sans tige,
Une étoile d'argent pour montrer le chemin:
Si tu veux la cueillir, étends vite la main!
Ton envol ébloui sombre dans un vertige!

Au-dessus de ton front, dans les cieux étoilés,
De mille voeux ténus, la gerbe se disperse!
Eclos en plein espace, un rêve doux te berce,
En des temps abolis, sur des coursiers ailés!

La Peur.

Des dômes, des pitons, vers le ciel constellé,
S'élève une prière, extatique, muette.
Le silence qui vibre au cri de la chouette,
Au-dessus de la sente, aspire un rêve ailé!

Les ombres de la nuit s'écourent dans l'arène,
Autour d'un char têtue que happe un but lointain,
Sur un chemin qui tourne et qui peine, incertain,
Mais qui cède au pouvoir d'une main souveraine!

Après Dieu, maître à bord, le pilote sourit!
Son vaisseau, maintenu, dans l'immensité, glisse!
L'univers infini, que mire son front lisse,
Elargit son coeur fort, de l'Eternel, épris!

Navigateur parfait, superbe est ton courage!
Au bout de ton effort, est le havre attendu!
Bientôt, ton équipage, au port, sera rendu!
Mais ... voici que fulgure un terrible barrage!

Un énorme foyer se dresse menaçant!
La flamme, qui crépite, éclaire un dur visage!
Avec vingt paires d'yeux sortis du paysage,
Est éclos la PEUR au rire grimaçant!

Le pays parcouru par un vent de colère,
Attend son ennemi jusqu'en ces lieux déserts!
La colombe de paix, dès lors, descend des airs,
Inspire l'Homme juste et veille à lui complaire!

Il dit les mots qu'il faut, le guide clairvoyant,
Parle de ses aïeux qui furent des notables,
Evoque ses parents, vénérés, charitables!
Et le feu se transmute en bouquet chatoyant!

Le Vaillant Nautonier.

Dans un moutonnement de dômes effarés,
Le massif montagneux déferle, désertique,
Autour d'un humble char qui vogue, énigmatique,
Etreint par l'appel sourd des chemins égarés!

L'Ange du Soir survient parmi de blanches toiles,
Efface les contours, sublime l'horizon, l'horizon
Subtilise l'obstacle et disperse à foison,
Dans le vide abyssal, de brillantes étoiles!

O vaillant nautonier, tu braves les vapeurs,
Tu maintiens le vaisseau sous l'aile tutélaire:
Il te plaît de garder ton espace insulaire
A l'abri du tourment des inutiles peurs!

Hors l'espace et le temps, l'Infini te submerge!
Accueille l'Eternel en ton coeur éperdu!
Tandis qu'à l'Univers, tu te sens confondu,
Voici qu'une clarté te signale une berge!

Amarre ton navire, ô conducteur zélé!
Devant toi s'est ouvert le chenal d'une rue!
Redevenu terrien, dans la ville apparue,
Tu vibres, tout entier, d'un savoir révélé!

Sous un toit bienveillant, le parfum de la menthe,
Ajoute au bienfait sûr du thé servi très chaud!
Tu gardes, sur le front, le rêve du Très Haut,
Offert par le vent pur de la course démente!

L'Epave.

(Rondel.)

Seul dans le port, le bateau rêve
Et se souvient des temps heureux!
Ses matelots, tous valeureux,
Se sont perdus loin de la grève!

Indifférent, le flot, sans trêve,
A petits coups, bat les flancs creux!
Seul dans le port, le bateau rêve
Et se souvient des temps heureux!

Sur les mâts nus, l'orage crève!
Alors fermant ses yeux vitreux,
Sous des rayons plus chaleureux,
Il offre au ciel sa course brève!
Seul dans le port, le bateau rêve!

Désenchantement.

Sur le chemin qui va, tenace,
Empanaché par les saisons,
Grisé par l'or des horizons,
Vient de s'abattre une menace!

Sous un linceul, s'est effacé,
Tout ce qui vit, tout ce qui chante!
Un glas funèbre, hélas! te hante,
Enveloppant ton coeur lassé!

Laisse passer le vent d'orage!
Oh! voyageur, ferme les yeux!
Bientôt, viendra la paix des cieux!
Point ne sera de grand naufrage!

Ose espérer le renouveau!
Après la nuit, vient la lumière:
En toi, renaît l'aube première
Avec le feu d'un jour plus beau!

Eclat d'azur, une hirondelle,
A déchiré le voile noir!
Avec, au bec, un mot d'espoir,
Elle t'emporte à tire-d'aile!

Le Car dans le Vent de Sable.

Sur l'humble car qui s'évertue,
Avec des heurts, des soubresauts,
De quoi vraiment fondre en morceaux,
L'ombre, soudain, s'est abattue!

Un vent de sable, opaque, blanc,
De l'univers, s'empare en maître,
Envahit tout, partout pénètre,
Usurpateur, dur, aveuglant!

Vers quel écueil, court la nacelle,
Entre les doigts d'un obstiné,
Navigateur halluciné
Dans la déroute universelle?

Insecte fou, le char va seul,
Mais le silence, en vain, l'oppresse:
Il tangue et roule et se redresse,
Enchevêtré, dans son linceul!

Que prenne fin la longue errance
Entre les rets de l'Ennemi!
Un rayon né du ciel blémi,
Luit sur le seuil de l'espérance!

Enveloppé d'un feu vibrant,
Le vaisseau quitte une galère!
Auréolé d'une arche claire,
Home d'accueil, il s'ouvre en grand!

O nef ardente et chaleureuse,
Abri, refuge, humble maison,
Demain, le bleu de l'horizon,
Te livrera la route heureuse!

Mariage dans le Sud.

L'Adieu aux Proches.

Fatima se marie et c'est elle qu'on fête!
Au long des quatre murs, les robes de couleurs
Composent le dessin d'un parterre de fleurs,
Autour de l'enfant sage, une fille parfaite!

Elle dit au-revoir, aux amis, jeunes, vieux,
Qui resteront près d'elle, une soirée entière,
A dire son mérite et sa noblesse altière,
A faire fuir au loin, le démon des envieux!

Les versets du Coran, les prières chantées,
Clament que le Très-Haut sera toujours élément,
Qu'une étoile d'espoir luit dans le firmament,
Pour les âmes de choix, d'un chaste but, hantées!

"Toi qui dois nous quitter pour un nouveau foyer,
Sois une tendre mère, une épouse fidèle!
Edifie un nid calme où, fidèle hirondelle,
Il te plaira de vivre en te laissant choyer!

Ceux qui t'aiment, ce soir, veulent te rendre hommage!
A toi, vont tous les soins: Tu parles, tu souris!
De ce qu'il faut laisser, tu découvres le prix!
De tout ce qui t'est cher, se fixe en toi, l'image! "

"Adieu, très chers parents! O très douce maison!
J'abandonne les jeux de mon enfance heureuse!
Ailleurs, je dois aller, me montrer valeureuse!
Il me faut découvrir un nouvel horizon!"

"Voici que se termine une ère de tendresse!
Une autre va s'ouvrir, prometteuse, à coup sûr!
A tes compagnes, dis, que ton coeur reste pur!
Marche vers l'avenir dans la vive allégresse! "

Mariage dans le Sud.

Le Transfert.

Une rumeur joyeuse a dévalé la rue,
Avec des you-you-you, des appels modulés,
Quand, sur le seuil ouvert, les traits dissimulés,
L'héroïne du jour, à tous, est apparue!

Sous le voile fleuri d'un bouquet d'oranger,
Elle a quitté les siens, la blanche fiancée!
Toute la foule amie, autour d'elle, empressée,
L'a conduite à l'époux, presque encor étranger!

Le cortège, à travers les ruelles de sable,
A franchi la distance entre les deux logis:
Des visages nombreux, de toutes parts, surgis,
N'ont reçu que l'éclat d'un oeil insaisissable!

Une angoisse légère étreint le coeur aimant:
Dans le séjour nouveau, quelle sera sa vie?
Pour la reine du jour, la route poursuivie
Fut heureuse et facile, à l'abri du tourment!

L'accueille, maintenant, la demeure inconnue
Où de dignes parents semblent vouloir l'aimer!
Puisse, le prince élu, tâcher de la charmer,
Cette enfant qui s'avance, innocente, ingénue!

Au milieu des cadeaux, pour elle, accumulés,
Comme elle a beau maintien, sur le lit de parade!
Ah! que la chambre soit la merveilleuse rade
Où, ne faisant plus qu'un, deux êtres sont mêlés!

Que le Dieu, juste et bon, les garde, les bénisse!
A la gerbe d'encens, de souhaits chaleureux,
S'ajoute un voeu sincère aux accents généreux:
Que le bonheur d'aimer, pour eux, point ne finisse!

Mariage dans le Sud.

La Parade des Toilettes.

De l'émouvante nuit, la demeure s'éveille:
Un des fils a pris femme et reçu, sous son toit,
Celle qui, maintenant, l'anneau d'or à son doigt,
Partagera ses jours, ce dont il s'émerveille!

Pour l'épouse, aujourd'hui, tourne le ballet clair!
Sa première toilette est de nacre et d'opale,
Une frêle corolle, à peine rose pâle,
Un fugitif éclat de bulle errant dans l'air!

La fleur fond puis revient, légère, vaporeuse,
En tulle mordoré sur ample jupon vert,
Qui se moire, s'irise, et, le corsage ouvert
Eclaire le regard d'une biche peureuse!

Ensuite, court le bleu d'un délicat saphir!
Puis un jaune fourreau galbe la forme lisse!
En mauve frissonnant, c'est une ombre qui glisse,
Une brume frôleuse, une aile du zéphir!

Le costume de ville habille une princesse:
Avec le sarrouel, le gilet de velours,
La belle semble avoir, peut-être, le coeur lourd!
Oh! que le sûr pouvoir de sa beauté ne cesse!

Or, la fille du Sud, se doit, pour terminer,
D'honorer ses aïeux, dans l'antique tenue,
La blanche gandoura, richement maintenue,
Par des bijoux de poids qu'il faut coordonner!

Rigide sur son trône, admirable momie,
D'or et d'argent, bardée, elle attend le moment
Que lui promet le soir, d'être amoureuxment,
Par des bras protecteurs, dans l'alcôve, endormie!

Hippone, Bône, Annaba.

Hippone, ensuite Bône, Annaba désormais,
La fidèle cité rêve sous des portiques,
Où résonne parfois l'écho des voix antiques!
Elle honore Augustin, le Saint, qui tant, l'aimait!

De bleu, de vert et d'or, elle est toute parée!
C'est une ville claire, un jardin de couleurs,
Un bouquet jaillissant de rayons et de fleurs,
Un grand rire éclatant, sous la voûte azurée!

Au port, une forêt de mâts fins et songeurs,
Vibre au-dessus de l'eau de la rade limpide!
Alentour, le labeur, d'un rythme gai, rapide,
Anime, au long des quais, des remous tapageurs!

En plein centre s'étale, entre deux avenues
Où s'alignent de front des édifices blancs,
Le forum ombragé par les palmiers tremblants,
Autour de la fontaine aux cascades menues!

Quel joyau que ce cours, où vient, dès le matin,
Pour y parler travail ou pour savourer l'heure,
Un peuple, ardent toujours, que le vent chante ou pleure,
Apte à cueillir l'instant que donne le destin!

La basilique voit, de sa vaste esplanade,
Avancer, d'un pas sûr, le fervent pèlerin,
Sur le chemin qui monte, embaumé d'air marin,
Et qui, d'une oraison, berce la promenade!

Hippone, ensuite Bône, Annaba maintenant:
Dans ce lieu sont unis pour une aube éternelle,
Avenir et Passé! Le Présent, de son aile,
Oppose au temps qui passe, un défi permanent!

El-Oued.

La ville d'El-Oued, avec ses mille dômes,
Emerge du désert, mirage inattendu,
Immobile troupeau, près du ciel, suspendu,
Sous le chaste regard des minarets fantômes!

Une étoile d'or vif scintille dans les cieux!
La cité s'ouvre en grand devant la caravane:
A petits pas, sans bruit, le groupe se pavane,
Etreint par le pouvoir du charme de ces lieux!

Le soir générateur de calme séraphique,
Enveloppe les murs de panaches tremblants!
Ruelles, boulevards, suivent des trottoirs blancs!
Pour le voyageur, brille un palais magnifique!

A flots, dans les salons, la musique jaillit!
Le laurier-rose épand son ombre sur l'allée!
Un parfum de jasmin baigne la cour dallée
Où s'exalte le rêve à travers le taillis!

De festons réguliers, coupoles, galeries,
Ornent l'espace libre offert toute la nuit:
Le balcon de plain-pied boit la lune qui luit
Près du jardin qui dort dans ses vasques fleuries!

Au matin, les oiseaux, dans la fraîcheur de l'air,
S'éveillent pour fêter la lumière nouvelle:
Autour de l'Oasis, le Grand Erg se révèle,
Immense mer de sable aux dunes d'ambre clair!

L'ample moutonnement des toits sur l'étendue,
Ondule encore au loin, n'est plus qu'une toison,
Lance un dernier signal au bord de l'horizon,
Puis le vide prend tout, chère image perdue!

La Maison dans l'Oasis.

L'homme du Sahara, fidèle à ses aïeux,
A construit son logis sur la terre natale,
Au douar, pour y boire à la source vitale,
Auprès des chers Anciens dont le front touche aux cieux!

C'est une maison blanche entre les palmes vertes!
Elle est neuve; elle est lisse; un ange de clarté
Veille, la nuit, le jour, sur le seuil enchanté!
Pour le passant, l'ami, les portes sont ouvertes!

A l'abri de ses murs, se repose le temps
Que savoure à loisir celui qui l'a bâtie!
A son maître et seigneur, elle est toute assortie,
Coeur sincère et profond sous un rire éclatant!

Quel nom faut-il choisir pour la demeure aimée?
L'Eden? Le Paradis? Mon rêve? Mon désir?
Ou plutôt, simplement, "Domaine Monplaisir" ?
Que toujours, par ce lieu, l'âme reste charmée!

Autour du sûr vaisseau qui vogue sans bouger,
La palmeraie ondule au vent des plénitudes!
Aux premiers feux du soir, le chant des solitudes
Exaspère la flûte aux lèvres du berger!

Repas Saharien.

Le repas savoureux dans la fraîche pénombre,
Exalte la ferveur des propos animés!
Le chœur s'enfle, joyeux, sous les plafonds charmés,
Tandis que les plateaux circulent en grand nombre!

U

Une cherch'ra du Sud est un divin régal:
La pâte feuilletée orne, en fines lamelles,
Une sauce mêlant légumes et quenelles!
Il s'agit, c'est certain, d'un festin sans égal!

Prends du mouton rôti, du raisin, de la poire,
Une pomme, peut-être! Enivre-toi, surtout,
D'eau vive du désert: c'est un breuvage doux!
Goûte le melon mûr à chair d'ambre et d'ivoire!

Avec la "déglet' nour", termine le repas!
Miel et soleil, la datte, est un doigt de lumière!
Entre tous les desserts, elle est toute première!
Elle est bienfait du Ciel! Ne la néglige pas!

Accepte, maintenant, de faire promenade,
Au sein de l'oasis où le palmier-dattier,
Retient dans chaque fruit, l'astre du jour entier!
Tu peux cueillir aussi l'orange et la grenade!

Avec le soir qui vient, ton cœur se trouble un peu!
Ton pas lent te ramène à la chère demeure!
O toi, que l'heure enchante, en toi, que point ne meure
Un privilège tel! Formule vite un vœu!

La Traversée du Désert.

La route part, s'élançe, et, toujours plus loin, fuit!
La terre que parcourt le ruban d'argent lisse,
Au sein du grand silence, inlassablement glisse!
Enorme, le soleil, d'un regard blanc, la suit!

La ligne d'horizon, d'une courbe parfaite,
Enlace d'un trait pur le globe des humains!
Toi, tu vas, face à Dieu, mais vides sont tes mains!
L'offrande est ton coeur plein d'une indicible fête!

Il te plaît, toi qu'enivre un goût d'éternité,
De marcher vers le ciel au fil de l'heure faste!
Autour de ton vaisseau, dans le désert plus vaste,
Eclôt au ras du sol, une rose clarté!

Sur son char vaporeux, le feu du jour décline!
Il pare l'univers de mouvantes couleurs;
Cache un dernier éclat, de languides pâleurs,
Puis, le happe et l'absorbe, une vasque opaline!

A toi le sommeil d'or dans le désert berceur,
Dans le soir qui s'étale et, tout de bleu, s'imprègne!
Un infini de paix, de par le monde, règne!
Un ange blanc te vêt d'un rêve de douceur!

Annaba.

La ville d'Annaba scintille dans la nuit:
D'un parterre de feux, le grand port étincelle!
La lumière, par flots, sur les trottoirs, ruisselle!
Haut, dans le ciel profond, la lune ronde luit!

Toute la cité court vers la mer souveraine:
Un trésor s'éparpille en grains éblouissants,
D'un coffre inépuisable aux gongs phosphorescents,
Large ouvert par la main d'une invisible reine!

Allant jusqu'à la baie aux généreux pourtour,
L'or du superbe écrin, jusqu'à l'aube, rutil!
Il pâlit puis s'éteint, dans la clarté subtile
Apparue au Levant pour annoncer le jour!

L'ombre livre les mâts d'une forêt légère:
Une flotte au mouillage expose son dessin
Que retient en reflet, l'eau glauque du bassin
Tandis qu'une mouette arrive en messagère!

A l'horizon, surgit, dans toute sa splendeur,
Le soleil qui promet une heureuse journée!
Du minaret voisin, l'heure carillonnée
Eveille, entre les murs, l'habituelle ardeur!

La sève des humains circule dans les rues!
Au loin, passe un bateau d'idéale blancheur!
Toi, tu reçois au vol, le bonjour d'un pêcheur:
Des collines, gravis, les sentes vives, drues!

En ce site, a vécu, jadis, Saint Augustin!
Sur les côteaux boisés, s'élèvent des portiques,
Altiers et sûrs témoins des merveilles antiques:
Hippone, l'Eternelle, assume son destin!

Adrar.

Adrar, en plein désert, a surgi du néant,
D'un erg immense et vide, un infini de sable,
Un océan qui fuit, s'échappe, intarissable,
Autour d'un char conçu pour quelque dieu géant!

Pour qui ces boulevards, ces amples promenades?
A l'abri des murs nus, sous les arches, les tours,
A qui sont destinés ces préaux et ces cours?
Pour quels rassemblements, ces vastes esplanades?

Admirable cité, resplendissante fleur,
Incarnadine rose entre les palmes vertes,
Offerte au ciel entier, par ses portes ouvertes,
Intensément, la ville exalte sa couleur!

Constructeurs généreux, pour qui la grande place?
Est-ce un temple invisible? Un champ de pas perdus?
Combien de pèlerins sont-ils donc attendus,
Sur cette grève lisse où le pied se délasse?

Une ombre de fraîcheur stagne entre les piliers
Qui portent les arceaux de cette galerie!
Avance lentement! Fais une pause! Prie!
Ici, le temps, vois-tu, vide les sabliers!

Pénètre dans le parc où coule une fontaine!
Entends sourdre tout bas, le chant de l'Infini!
Que, plus sage, ton coeur, à l'Eternel, uni,
Dans un rêve léger, goûte une paix certaine!

Timimoun.

Timimoun apparaît, toute rouge, éclatante!
Elle est dressée au bord d'un immense bassin!
L'espace, en champ d'azur, présente le dessin
D'une enceinte que porte une base flottante!

Au sol, le sable, un flot d'une ardente couleur,
Recouvre les trottoirs, les vastes avenues!
Un impalpable tulle emporte vers les nues,
Un mirage éployé de magnifique ampleur!

Au-delà du vaisseau, surgit la palmeraie:
Elle coule, cascade, atteint le lac sans eaux,
Où le sel du désert étale en fins réseaux,
Des brillances de quartz ou des blancheurs de craie!

Il te plaît, voyageur, enivré d'air brûlant,
De te laisser voguer, sans voile ni mâture,
Entre les dunes d'or, au gré de ta monture!
Au dromadaire ami, demande un songe blanc!

Pour suivre le contour de la sebkha tarie,
Avec un rythme égal, à travers l'erg mouvant,
La caravane va, brave soleil et vent,
Mais reviendra, le soir, dans l'oasis fleurie!

Etranges souterrains d'un relief tourmenté,
Ruines de châteaux forts, demeures troglodytes,
Hameaux sous les palmiers, ruelles interdites,
Animent le parcours d'un périple enchanté!

L'asile de la nuit, plongé dans l'ombre verte,
Exhale une senteur de menthe et de jasmin
Qui s'offre, généreuse, à la troupe en chemin,
Projetée en avant, vers l'arche grande ouverte!

Imprégnés de chaleur, le visage bruni,
Les amis de ce jour, pour exalter leurs rêves,
Au cours de leur sommeil, atteignent d'autres grèves
Où l'Eternel distille un parfum d'Infini!

La Station Thermale.

La source qui jaillit du flanc de la montagne,
Arrive, toute chaude, à de vastes bassins!
Une vapeur laiteuse, au-dessus d'elle, stagne,
Obscurément fidèle à de secrets desseins!

L'eau coule, généreuse, aux multiples fontaines!
O pâle voyageur, né du désert brûlant,
Dépose le souci de tes courses lointaines,
En ces lieux que protège un ciel étincelant!

La liquide chanson t'ouvre un calme domaine
Où la terre pulpeuse, au firmament, sourit,
Sous la caresse d'or du flot qui se promène,
Entre cours et jardins que le soleil fleurit!

Cascades, ruisselets, gargouilles frémissantes,
Ecumes et bouillons, filets en écheveaux,
L'onde partout circule au caprice des sentes,
Exultante ou secrète au long des caniveaux!

Près des thermes pavés de mosaïque claire
Où le Romain prenait le repos du guerrier,
S'offre à toi la piscine, auge rectangulaire
Où se mire en tremblant la rose du laurier!

Toi qu'un rayon tout neuf, au petit jour, éveille,
Abrège ton parcours! Ne cherche plus en vain!
Navigateur surpris que la halte émerveille,
Au-dessus de ta nef, capte un souffle divin!

Le Restaurant au Bord de l'Eau.

Havre de paix, phare, presqu'île,
Environné d'embruns marins,
Le palais s'ouvre aux chants sereins,
Dans une crique bien tranquille!

Etincelant de mille feux,
Que mire la mer enjôleuse,
Il entend la vague frôleuse
Offrir à la nuit tous ses vœux!

Que reste ancré dans l'anse claire,
Au bord des flots ensorceleurs,
Etoilés de mouvantes fleurs,
Le navire au mât tutélaire!

A tout jamais vive en ce lieu,
Le rêve éclos de l'onde heureuse,
Au sein de l'arche vaporeuse,
Epandu par l'Ange de Dieu!

Voguent les coeurs sur une brise,
A la faveur d'un gai festin,
Faste présent que le destin
Garde aux élus que l'heure grise!